

ALVIN VITE

Alvin Lee, le guitariste qui jouait plus vite que son ombre dans feu-Ten Years After en virée expresse dans nos contrées. Rencontre d'une légende vivante (celle qui a fait vibrer tout Woodstock avec l'interminable «Goin' Home») et d'un homme aussi rude que rare...

«Je suis le patron ! Je suis le patron !...». Mots que répétait, se répétait, De Niro/La Motta en pleine séance d'auto-exorcisme devant le boxing mirror de la séquence finale de *Raging Bull*. Il en va ainsi des trajectoires musclées des supermen du chaos technique et des virtuoses de l'uper-contre ut du gauche. Ils finissent par ne plus devoir se battre que contre eux-mêmes, contre ce qu'ils sont devenus, légendes boursouflées oscillant mollement dans la mémoire des ânes comme un ballon de fête finie, échouées sur une fable vide ou coincées entre deux chaises d'arbitre.

Electrique, acoustique. Passé, présent. Etre et avoir été. Personnage hystérique et survivant historique, rescapés des excès de vitesse de bras et autre surrégime du poignet pressé. Et puis il y a ces sacrés projecteurs qui, de temps en temps, se rallument, mégots de lumière écrasés nerveusement sous le talent aiguille des drag couine de la chronique expédiée.

Battling Jack en direct live au foie du souvenir et guitar hero plaqué au sol mineur par quelques fans transis. Cordes d'acier et langue de bois. Jack le cogneur, acculé au coin du ring, à l'angle aigu de la mise à mort, fait un clin d'œil tuméfié à fast Alvin. «Eh Alvin, tu vois, je suis battu mais personne ne m'a mis à terre».

Oui, Alvin Lee, undead, sonné par la gloire et les bains de foule de Woodstock, peut encore jouer un «Goin' Home» pratiquement SDF, les yeux fermés pour cause d'inventaire ou d'invendus, à Pétaouchnock. France profonde, Paris Divan du Monde ou Taverny, salle des fêtes ; et même en ce lieu de déperdition, donner une interview post concerto après s'être soigneusement séché les cheveux et avoir viré manu charivari les caméras gros sabotage de TF1 et LCI. «Ranger cet œil qui ne saurait me voir».

Le spectacle que nous avons eu le plaisir d'interpréter ce soir, se passait à huis clos, entre initiés, ceux qui savent que tout cela relève plus ou moins d'un théâtre de l'absurde où personne n'est dupe, mais où, peut être, chacun déplore le poids excessif des «on dit» et le vide obligé des «non dits».

«JE NE VEUX PARLER DE TEN YEARS AFTER»

Alvin Lee : «Je ne veux pas parler de Ten Years After...»

Alvin Lee ne sait plus, ne veut plus que jouer du Ten Years After. «Love Like A Man», «Choo Choo Mama», «Goin' Home», enchaînés comme les forcats automatiques d'un Swing Swing cabaret où viendraient consommer une sorte de damnation paisible les membres perpétuels de l'académie des tubes et boulets. On pourrait broser le tableau de cette huile-là. Mais derrière les rabachages affichés du trucman sur le retour et par-delà l'allonge un peu molle du frappeur d'imagination musicale, se manifeste haut et fort l'inaltérable savoir-jouer et son frère d'âme le feeling, qui ramène tout le monde au pays de l'émotion.

Bref, on a bien affaire là, tout de suite et même trois fois dix ans

après, à ce couple de larbins miraculeux dont ne saurait se passer l'impayable romancier qu'est le good old rock'n roll, cabot bruyant, cosmique troupier qui nous fera toujours rire les oreilles avec son numéro de pétomélomane un peu pathéticomagnon sur les bords, mais tellement bon là où cela fait tchac poum !

Alvin Lee : «Les musiciens, les vrais musiciens restent. Ils jouent ce qu'ils aiment sans se soucier des modes. Certains performers changent de style selon l'humeur du temps pour acquérir ou conserver une certaine popularité, mais quand ils se retrouvent entre deux vagues ou deux mouvements, ils sont bien embarrassés. Ce sont des pantins sans âme. Personnellement, j'ai toujours joué la même musique, même si parfois j'ai tenté quelques expériences avec d'autres musiciens».

Par exemple cet album country réalisé avec Mylon Lefevre ?

«C'était il y a très longtemps, en 1973. L'album s'appelait *On The Road To Freedom*. À l'époque, c'était une façon de s'éloigner du rock'n roll ou plutôt d'une certaine façon de jouer qui ne me convenait plus. Tu sais, tout ce cirque, les concerts dans les stades avec la sur-enchère des moyens techniques, le volume sonore... Il fallait jouer de plus en plus fort et je considérais que ma musique manquait de plus en plus de substance. Je perdais tout intérêt pour mon travail au sein de Ten Years

After. C'est pourquoi, par la suite, j'ai essayé de m'aventurer dans d'autres styles. C'était une façon de me retrouver en tant que musicien. L'expérience avec Mylon Lefevre en est un bon témoignage discographique. Ceci dit, je suis toujours revenu à ce bon vieux rock'n roll basique dans lequel je suis définitivement enraciné. Il n'y a rien à faire, on retourne toujours à ses premières amours. Ce n'est pas si facile que cela de faire ce type de musique aujourd'hui, MTV a laminé tout ça. Quand je regarde MTV, je suis complètement déprimé. Il y a une espèce de standardisation de la musique. Tout le monde écoute la même chose. Tu vas aux USA, en France, en Espagne, c'est pareil partout : débauche d'images, beat métro-nomique, machines... Demain, on va en Belgique et ce qui marche là-bas actuellement, c'est la jungle music ; et nous allons arriver avec notre show rock'n roll ! J'ai l'impression de faire de la musique hérétique. La plupart des jeunes n'ont jamais entendu cette musique et pourtant, d'une certaine façon, ils la connaissent».

CÉRÉMONIALS INTIMES

Bien sûr Alvin, tout le monde connaît la musique, les crétins et les stars, les sourds et les mal-entendants, les vieux et les moins jeunes, etc. Mais quand la musique est finie, éteins la lumière. Les spots outrageants et les flashes indiscrets abiment nos cérémonials intimes. Ces pochettes sans surprise qui s'ouvriraient au plaisir comme des cuisses de vinyl gainées de photos nylon avec ces visages de débutants en colère qui accrochaient le farouche et le teigneux, revendiquant Chuck Berry, Al Kooper, Robert Johnson et autre Charlie Christian d'un temps déjà perdu. Le